Chapitre 19 : Des dieux dans les ténèbres

Par Merouane

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

C’était une heure tardive de la nuit, et tous dormaient profondément à bord du navire, quand le matelot de veille vit, debout près du bastingage, une silhouette sombre dans un manteau capuchonné. Content d’un peu de compagnie en cette nuit solitaire, il vint l’y rejoindre en silence. Le visage de l’autre était caché dans l’ombre de son capuchon, si bien que le veilleur ne savait pas quelle était l’identité de l’étranger de haute taille. Il réfléchit peu à ce mystère et se pencha sur la lisse, pour contempler l’océan dans la nuit.

Une forte brise faisait filer le navire, tranchant les vagues noires éclaboussées d’écume, ridant des eaux qui reflétaient avec froideur l’éclat pâle de la lune bossue au-dessus.

Levant les yeux, le matelot vit seulement quelques étoiles, et celles-là avaient un éclat sinistre – comme des yeux de chat à la lumière du feu. Car les cieux étaient obscurcis par des nuages lourds. Des nuages étranges, qui couraient dans le ciel sous le vent nocturne et composaient des motifs fantastiques en passant sur la lune d’une pâleur morbide. Des formes étranges, titanesques, qui se tordaient de façon grotesque, comme possédées de vie, se contorsionnant autour des rares étoiles malveillantes sous l’œil d’une lune démente.

« Regarde ce ciel ! s’exclama le marin avec stupeur. Pourquoi est-ce que les nuages roulent dans un tel désordre ?

— Ce sont des dieux dans les ténèbres. Et ils tissent la trame du destin humain à partir des nuances infinies de la ténèbre cosmique. Tu vois leurs ombres, à présent, car les forces du chaos se rassemblent pour célébrer les jours à venir. »

Ces paroles semblaient craquelées, distordues, résonnant à travers des millénaires de temps et d’espace. Le matelot sursauta devant ces lugubres intonations et se retourna vers celui qui avait parlé.

Il n’y avait personne à côté de lui, près du bastingage.

La Locride demeurait toujours aussi sombre et rébarbative. Les vents et le martèlement du ressac avaient brisé et érodé les colonnes verticales en basalte noir de ses falaises. Au-delà du littoral, s'étendait un sol maigre et infertile. En bord de falaise, poussaient des arbres épars et contrefaits et, plus à l'intérieur des terres, des troncs noirs et tors se hissaient tant bien que mal au-dessus d'une forêt de ronces et de broussailles.

Par intervalles, on voyait des lieux désolés où même cette végétation refusait de s'enraciner. Sur ces espaces pelés d'étranges amas de basalte luisaient de reflets sombres sous le soleil – d'étranges empilements de pierre, d'une régularité trop grande pour qu'on les attribuât à l'œuvre de la nature, d'une ancienneté trop impensable pour qu'on y vît l'œuvre de l'homme. Des ruines cyclopéennes, qui méditaient au-dessus de la mer depuis de longs siècles de solitude.

Sur la côte sud s'étendait le grand port d'Oponte, principale cité du royaume et siège du pouvoir de Philomèle. Le port était bien protégé par des fortifications qui gardaient l'étroit goulet qui s'ouvrait dans sa large rade, à présent emplie de nombreux vaisseaux, puisque Philomèle maintenait sa cité en état d'alerte. La rade elle-même était cernée de cales sèches, de chantiers navals, de hangars et de casernes – des structures sans grâce, en bois et en basalte, où se détachaient aisément quelques palais de la noblesse construits avec magnificence.

Mais, dominant la totalité de ce panorama, se trouvait le palais d'Opus, la forteresse noire d'Oponte – la masse imposante du château ancestral de la lignée d'Actor depuis des temps immémoriaux. Opus était une curieuse structure mégalithique, dont les hautes murailles rappelaient étrangement les ruines anciennes qui hantaient les régions désolées de l'île. Diverses portions de la forteresse avaient visiblement été annexées à la structure d'origine au fil des ans. Un coup d'œil pouvait remarquer une tour qui ne semblait pas tout à fait à sa place ; un autre pouvait révéler qu'un mur d'une construction s'accolait maladroitement à un autre, d'un travail différent. Les ajouts étaient eux-mêmes anciens, des reliques de tentatives pour rendre Opus plus acceptable à un usage humain. Ils semblaient discorder, porter à faux avec l'original. La légende racontait que la forteresse se dressait ici depuis l'époque d'Atlantide, mais la Locride était une terre où abondaient de tels mythes.

Opus formait une masse imposante et sinistre, silhouettée contre le soleil couchant quand le navire de Patrocle entra en rade d'Oponte. Un vent aigre soufflait, et la cité gisait sous l'ombre allongée de la forteresse. Le soleil avait disparu, le temps que Patrocle et ses compagnons accostent et rencontrent l'escorte armée qui les attendait.

Le crépuscule devint plus profond tandis qu'ils approchaient du palais d'Opus, en chevauchant le long des sinistres rues étroites dans un tintement de harnais et le clignotement trompeur des torches. La nuit se referma sur eux quand ils se trouvèrent enfin devant les grandes portes qui gardaient l'entrée principale de la forteresse.

Un garde s'avança à leur rencontre une fois entrés. C'était un gaillard qui mesurait deux fois la taille de Patrocle mais sa sveltesse était celle des chats : des muscles souples comme la soie et une coordination parfaite. Un homme aussi beau et mortel qu'un léopard. Des yeux aussi

dépourvus d’expression que ceux d’un félin, tandis qu’il venait vers eux.

Il déclara d’une voix bourrue : « Vous devez donc être Patrocle, vous avez bien grandi à ce que je vois ».

Les deux hommes se jaugèrent froidement un moment. Patrocle perçut instantanément chez cet officier une profonde sensation de haine et de rivalité.

— Suivez-moi.

Un autre domestique fis signe a Simisée et Dates de le suivre, ces derniers se tournèrent vers Patrocle qui hocha la tête. Ils obéirent à contre cœur, surtout Simisée qui le regarda un moment avant de suivre le domestique.

Patrocle et l’officier suivirent une large allée à travers un jardin que des fontaines de marbre nimbaient d’une bruine miroitante, et où se dressaient des colonnes d’albâtre. Par endroits, de grands arbres offraient une ombre agréable et les espaces à découvert étaient occupés par des buissons fleuris et des plantes originaires de lieux aussi lointains que la Macédoine et la Thrace.

D’autres allées serpentaient entre les massifs et, uniquement dans la partie du jardin se trouvant sous ses yeux, Patrocle put dénombrer une vingtaine de jardiniers : des esclaves comme l’indiquaient leurs courtes tuniques et leurs jambes nues. Patrocle n’arrivait même pas à croire qu’il avait vu le jour ici dans ce palais, tout lui semblait étranger. Un portique de hautes colonnes entourait le palais, à l’intérieur duquel s’ouvraient un grand nombre de cours fleuries au sol de marbre poli, surplombées de balcons perçant des murs d’un blanc lumineux même sous la clarté mourante du jour. Des tapisseries ouvragées étaient tendues dans les couloirs et des tapis couvraient le sol. Des esclaves s’affairaient à allumer des lampes d’or.

— Les bains sont par ici, prince !

Le grand homme à l’armure de bronze s’éloigna sans regarder derrière lui pour s’assurer que Patrocle le suivait.

Les murs de la salle dans laquelle il fut conduit étaient recouverts de mosaïques représentant des ciels bleutés et des cours d’eau. Au centre se trouvait une vaste piscine carrelée de blanc et, au-delà, une banquette basse ainsi qu’une petite table couverte de fioles emplies d’huiles. Quatre filles portèrent sur lui leurs yeux noirs et dissimulèrent de petits rires derrière leurs paumes. Toutes avaient des cheveux tressés remontés sur la tête, et de courtes tuniques de voile blanc qui épousaient leurs formes élancées ou généreuses.

— Quelqu’un viendra vous chercher, prince, annonça l’officier.

Patrocle opina du chef, et le géant se retira sans ajouter un mot. L’une des filles s’avança vers lui, la plus élancée de toute.

— Je m’appelle Aniya, seigneur, Et voici Taphis, Léda et Zosime. Si nous sommes ici, c’est pour vous assister dans votre bain.

— Qui était cet officier ? demande Patrocle d’une voix douce.

— C’est le chef de la garde de la reine, répondit vivement Léda. L’homme le plus fort de la cité.

Patrocle poussa un soupire, puis ôta ses vêtement pour se glisser sur le bassin. L’une d’elle, la plus jeune n’arrêtait pas de lui jeter des regards aguicheurs, surtout lorsqu’elle lui massait ses épaule, il lui sourit en retour mais sans plus. Il demeura immobile pendant qu’elles le savonnaient puis le rinçaient, le savonnaient et le rinçaient à nouveau. Elles le séchèrent puis le massèrent avec des huiles odoriférantes. Elles le vêtaient d’une robe de soie blanche, lorsqu’un homme chauve et ridé arriva.

— Je suis Idas, dit-il en s’inclinant légèrement. Le Grand Chambellan de la reine Philomèle. Si vous avez terminé, je vais vous conduire voir sa majesté mon prince.

Patrocle lui fit signe de le précéder.

Le mercenaire qu’on nommait désormais prince allait de surprise en surprise. Le vieil homme ne le guida pas vers une salle d’audience. Un grand lit circulaire occupait l’extrémité de la vaste pièce où des lampes d’or compensaient la tombée du jour. Le sol dallé de marbre était recouvert par des tapis d’Egypte et de Babylone ; en son centre se trouvait une table basse de cuivre sur laquelle étaient posées une carafe de vin et deux coupes d’or ciselé. Philomèle, drapée de voiles de soie noire, se reposait sur un lit de coussins empilés sur le sol.

Ils n’étaient pas seuls, dans cette pièce. Un garde se dressait dans chaque encoignure. Ces hommes regardaient droit devant eux, sans mouvoir un seul muscle, et ils ne semblaient ni respirer ni ciller.

Philomèle de son côté le scrutait avec ses yeux de rapace, et Patrocle soutint son regard sans sourciller, l’époque où elle lui faisait peur était révolue. Il se tint droit et contempla sa mère qui continuait de le regarder avec sa froideur coutumière.

« Eh bien, eh bien, l’Hoplite Sanglant.» La voix basse de Philomèle avait de belles intonations féminines, mais on aurait dit qu’elle éprouvait de la difficulté à former les mots dans sa gorge… comme si elle s’efforçait d’articuler une haine qui dépassait les capacités d’expression de la santé mentale.

— Du vin ? demanda-t-elle d’une voix plus claire.

Elle se leva avec grâce et se pencha pour emplir leurs coupes. Patrocle eut la gorge serrée. La soie noire s’était tendue sur ses fesses rondes. Les innombrables plis de la soie rendaient le vêtement opaque, mais, ainsi tendu, il devenait arachnéen et transparent. Philomèle était nue dessous et, alors qu’elle lui apportait une coupe, il découvrit qu’il ne pouvait détacher le regard du léger balancement de ses seins plantureux.

— Si tu désires te restaurer, je te ferai apporter de la nourriture, dit la femme d'une voix où perçait de l'amusement.

Patrocle sursauta et s'empourpra.

— Non, je ne veux rien.

Furieux contre lui-même, il prit la coupe qu'elle lui tendait. On aurait pu croire qu'il n'avait encore jamais vu de femme. Par tous les dieux, c'était sa mère, pourquoi elle lui faisait cet effet ? Serait-ce parce qu'il ne la considère plus comme telle ?

Il inspira longuement et reprit ses esprits.

— Vous m'avez exilé depuis des années, mère ! Dites-moi pourquoi vous m'avez convoqué aujourd'hui ?

A sa surprise, sa réponse fut un gloussement ignoble.

— Rassure toi, dit-elle amusée. Ce n'est pas mon fils que j'ai convoqué, mais le célèbre chef de guerre qui a aidé Ramsès à bâtir son empire.

Il se dirigea vers les coussins d'une démarche désinvolte et s'y allongea. Philomèle vint se tenir au-dessus de lui, et il releva les yeux en tentant de ne pas s'attarder sur les courbes tentatrices de ses cuisses, de son ventre et de ses seins. Il ne nota pas le petit sourire qui tendit brièvement les lèvres de sa mère.

— Vous ne m'avez toujours pas révélé ce que vous vouliez de moi. Il dut réprimer un soupir de soulagement lorsqu'elle s'écarta de lui pour faire les cent pas dans la pièce.

— As-tu entendu dire qu'Agamemnon est à Milétos ? demanda Philomèle.

— Non. Il est bien loin de chez lui.

— Il voyage beaucoup depuis deux ans. La Thrace, la Phrygie, la Carie, la Lykie… Il fait des cadeaux aux rois et tisse des alliances.

— Pourquoi a-t-il besoin d'alliés de ce côté de la mer Egée ?

— Oui, pourquoi ? dit la reine. As-tu vu le chef de mes gardes ?

— Oui.

— Il est fort au combat, mais faible en couche je le crains, même pas capable de me faire jouir, donc sans intérêt. À une époque, les hommes étaient tous des créatures de feu et de passion. Maintenant, ils me disent : « Oui, grande reine, comme vous voulez. Aimeriez-vous que j'aboie comme un chien ? » Pourquoi, à ton avis ?

— Vous connaissez déjà la réponse, dit Patrocle.

— Fais-moi plaisir.

— Non. Je ne suis pas venu ici me disputer avec vous. Pourquoi cherchez-vous toujours le conflit, avec moi ?

— Parce que nous ne nous aimons pas, toi et moi. Veux-tu que je te dise ce que tu pensais, quand j'ai posé la question ?

— Si ça vous fait plaisir.

— Autrefois, les hommes faisaient l'amour à Philomèle, la belle jeune femme. Maintenant, elles servent Philomèle, la vieille reine libidineuse. Ai-je raison ?

— Bien sûr. Dans votre esprit, vous avez toujours raison.

Philomèle éclata d'un rire tonitruant.

— Je sais pourquoi tu ne m'aime pas, mon fils. Je suis tout ce que tu n'oseras pas être. Je suis reine, avant d'être mère. Toi tu es un homme, sans être rien d'autre.

— Des moments comme celui-ci me rappellent pourquoi je ne veux plus jamais en Locride, dit Patrocle en se levant.

— Oh, assis-toi donc ! dit Philomèle. Nous devons parler. Cessons de nous chamailler pour un moment. Tu veux encore du vin ?

— Non.

— Revenons à Agamemnon, continua Philomèle, pendant que Patrocle se rasseyait. L'as-tu rencontré ?

— Non.

— Moi non plus, même si je connaissais son père, Atrée. C'était un vrai combattant – mais il y était contraint. Les peuples de l'Ouest étaient constamment en guerre les uns contre les autres, à son époque. Mais Agamemnon ? C'est un mystère ! La plupart des hommes loyaux envers son père ont été remplacés ou tués. Ceux qui l'entourent maintenant sont des sauvages. Sais-tu qu'Agamemnon avait remis au goût du jour les sacrifices humains avant une bataille ?

— Non, je ne l'avais pas entendu dire. Mais je ne suis pas surpris. Les Mycéniens sont assoiffés de sang.

— C'est vrai, mon fils. Pourtant, ils ont maintenu, depuis le temps d'Atrée et de son père, le

code de l'honneur promulgué par Héraclès. La gloire et le service des dieux. Le courage et l'amour du pays natal. La force sans cruauté. Et tout ça est en train de changer sous l'égide d'Agamemnon. Ses généraux sont des hommes brutaux qui encouragent les excès chez leurs soldats. Mes espions m'ont rapporté des histoires d'horreur des terres qu'ils ont pillées. Des femmes et des enfants assassinés, des hommes torturés et mutilés…

— En quoi Agamemnon est-il mystérieux ?

— Il n'est pas si facile à analyser. Ses généraux sont des barbares, mais il ne prend pas part à leurs excès. Aux festins, il ne boit ni ne chante ni ne rit. Il reste assis, silencieux, à regarder les autres. Il cherche à s'allier avec des rois de l'Est. Ses ambassadeurs offrent de l'or en Méonie, en Carie, en Lykie… Et même jusqu'en Phrygie. Les rois doivent s'allier à leurs voisins, pour éviter des guerres inutiles. Une alliance avec Troie est logique : c'est la plus grande cité commerçante de la mer Egée. Mais la Lykie et la Phrygie ? À quoi riment ces offres d'alliance ? Qu'espère-t-il en retirer ?

— Les Mycéniens ont toujours la guerre en tête, ou le pillage. Mais en quoi cela me concerne-t-il ?

— Agamemnon sera présent à Corinthe pour assister aux jeux, il va soutenir son frère Ménélas, il est très fort et s'entraîne tous les jours dans la cour de son palais. Il y aura aussi le prince Diomède d'Argos, un formidable guerrier. Depuis que son père est mort, il ne fait que s'entraîner au combat avec les fils des six autres guerriers morts devant les sept portes de Thèbes. Leur unique objectif est de venger leurs pères. Ceux qui les ont vus les décrivent comme une bande de sept jeunes lions assoiffés de sang. Et sans oublier le géant Ajax fils de Télamon roi de Salamine, un guerrier très redouté, certains le comparent à Héraclès en personne, sa force est sans égal.

— Je le répète, mère, dit Patrocle en la regardant dans les yeux. En quoi cela me concerne-t-il ?

— C'est très simple… dit-elle après un court instant de silence. Je veux que tu représentes la Locride aux Jeux de Corinthe et que tu découvres ce que manigance le roi de Mycènes.

Si Patrocle fut surpris, il ne montra aucun signe de gêne. Sa seule réaction fut un léger hochement de tête et la trace d'un sourire froid.

— Que m'offres-tu en échange ?

Philomèle éclata de rire. Mais il n'y eut aucune joie dans son ordre soudain : « Euryloque ! Tue-le ! »

Surpris par la sentence de mort inattendue qui sortait de la bouche de sa mère, Patrocle se leva en pivotant sur lui-même pour affronter le danger subit. Pendant que sa maîtresse discutait avec son invité, l'énorme chef des gardes s'était tenu, immobile dans l'ombre, à son poste près de la porte. À l'ordre de la femme, Euryloque arracha le lourd couteau de son fourreau, se jetant vers le dos de Patrocle alors que les paroles de Philomèle flottaient encore dans les airs.

Maudissant sa situation désarmée, Patrocle eut tout juste le temps de comprendre la nature du danger – et Euryloque fut sur lui. Le colosse de chair caoutchouteuse paraissait flou, tant sa charge était rapide, tandis que son couteau s'abattait en une courbe tendue. Avec une rapidité trompeuse pour un homme de sa masse, Patrocle se glissa sous la lame qui descendait et, d'un coup de pied, faucha les jambes du garde. Il fallut à Euryloque une fraction de seconde pour recouvrer son équilibre – un délai suffisant pour que Patrocle s'empare d'un lourd chandelier d'argent.

Surveillant le chandelier, Euryloque s'avança avec confiance. En s'observant, les deux combattants décrivirent un cercle, ramassés en position de combat, prêts à frapper ou à battre en retraite à tout instant.

Le géant feinta, et Patrocle balança le chandelier gauchement pour parer sa menace. Les yeux plissés par la dérision, il fit une feinte que Patrocle, para de nouveau avec maladresse.

Désormais certain d'avoir pris la mesure de son adversaire, Euryloque abattit sa lame vers le ventre de Patrocle. Mais celui-ci n'était plus là. Avec une vitesse déconcertante, il frappa le géant abusé avec la rapidité du serpent, assénant un coup de chandelier. La massue d'argent heurta la garde du lourd coutelas, l'arrachant au poing engourdi d'Euryloque.

Avec un cri de rage, le géant empoigna Patrocle – qui rejeta avec témérité le chandelier sérieusement tordu, à la suite du couteau de d'Euryloque. Ce dernier avait une musculature puissante, et il avait été entraîné jusqu'à la perfection pour son rôle de garde du corps. Maintes fois, l'imposant géant avait brisé des hommes à mains nues pour l'amusement de sa maîtresse. Massivement bâti, habile combattant, tout homme ordinaire était perdu dès qu'il tombait dans l'étreinte grasse d'Euryloque. Mais en luttant maintenant contre Patrocle, le chef des gardes découvrit un homme bien plus puissant qu'aucun de ceux qu'il avait affrontés. La sueur ruissela sur son corps presque nu.

Désespérément, il chercha à broyer son adversaire sous ses cent soixante kilos de muscles, d'os et de tissu adipeux.

Il aurait été plus facile de coucher au sol une statue que le guerrier aux muscles d'acier auquel Euryloque se mesurait à présent. Démontrant un savoir de maître en matière de prises, Patrocle brisa chaque étreinte qu'essaya Euryloque – et seule la chair huileuse du géant lui permit de s'extirper de la poigne de son adversaire. Des bandes de peau s'arrachèrent quand tous deux se ruèrent l'un sur l'autre. Une torsion subite, et Patrocle rabattit le bras de Euryloque derrière son dos dans un étau irrésistible.

Euryloque se débattit en vain, son bras rendu inutile, tandis que Patrocle le forçait à terre. Il y eut un claquement étouffé.

Euryloque fut pris d'une convulsion. Avec détermination, Patrocle brisa l'autre bras du géant, et son gémissement désespéré de souffrance animale fut le bruit le plus fort de toute cette âpre lutte. Ignorant les moulinets grotesques des bras disjoints de son adversaire, Patrocle saisit la gorge grasse d'Euryloque dans sa puissante main gauche et l'étrangla lentement. Jusqu'à ce

qu’il ne bougea plus.

Rejetant le cadavre avec mépris, Patrocle se remit sur pied et avança vers Philomèle, sa soif de sang totalement éveillée, ses yeux comme deux flaques ardentes d’enfer.

Philomèle l’accueillit avec un rire dément. « Doucement ! Tout doux, à présent ! Tu viens simplement de me prouver ce que tu valais, mon fils ! On dit que tes mains sont ton arme la plus mortelle – on t’appelle Patrocle l’étrangleur, en même temps que nombre d’autres noms sensationnels. Paix, maintenant ! Je ne cherchais qu’à vérifier l’exactitude des vieilles histoires. Je n’ai rien à faire d’une légende dont les prouesses ont été exagérées hors de toute proportion – toute immortelle qu’elle puisse être. »

Patrocle eut un sourire sans joie, son humeur aussi dangereuse que celle d’un tigre en rage. « Eh bien, ta curiosité est satisfaite. Tu sais ce que je vaux maintenant. Que m’offres-tu en échange de mon service. »

— Quoi ? Les affaires ? Si vite ? gloussa Philomèle. Pourquoi me parles-tu à présent de travail ? Vois donc ! Tu es dans la chambre privée d’une des plus belles femmes de Grèce ! Regarde-moi ! Regarde-moi, ici, devant toi ! Ai-je tellement changé ? Ne me trouves-tu pas belle encore ? Ne suis-je pas la femme la plus charmante et la plus désirable que tes yeux aient jamais contemplée ?

Patrocle recula horrifié mais Philomèle se rapprocha jusqu’au moment où ses seins frôlèrent la poitrine de son fils. À travers la tunique, ils semblaient aussi brûlants que deux braises.

— Maintenant je comprends ma malédiction, dit-elle en lui caressant le l’avant-bras.

— De quoi parlez-vous ? dit Patrocle qui resta pétrifié sur place.

— Elle m’a maudit le jour où tu es sorti de mon ventre, la terrible déesse de la chasse. Dit-elle en lui léchant le cou. Moi qui refusais son enfant béni, je suis condamné à être insatisfaite, personne n’a pu me faire jouir, aucune chaude pénétration ne m’a procuré de plaisir.

Elle le regarda dans les yeux et Patrocle trembla de tous ses membres.

— Tu ne trouveras la jouissance qu’auprès de celui que tu as rejeté. M’a-t-elle dit avant de disparaître, et je te hais Patrocle, parce que tu me fais vibrer comme aucun homme n’a réussi à le faire.

Elle lui ouvrit les bras. « Viens, Patrocle le sanglant ! Si tu dois véritablement remplacer Euryloque, souviens-toi qu’il fut jadis pour moi plus qu’un garde ! Viens, Patrocle, mon amant… mon fils ! »

Patrocle recula, et se retira presque au courant sous le rire dément de Philomèle.

— Elle m’a aussi prédit que ce sera toi qui viendras vers moi, mon fils. Et je t’attendrai… oh oui

je t’attendrai !

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2024 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés